VOYAGE-LECTURE INTERCONTINENTAL SUIVANT UN GUIDE DE TRADUCTION

Irina DEVDEREA[1]

Résumé : Ce texte vient mettre en relief les observations de quatre traductologues de taille sur plusieurs aspects spécifiques de l'univers de la Traduction. Il s'agit d'une perspective intercontinentale, vu que les chercheurs réputés viennent des pays situés sur trois continents différents: Walter Carlos Costa et Marie Helene Catherine Torres du Brésil, Muguraş Constantinescu de Roumanie et Georges Bastin du Canada.

Mots-clés : auctorialité, anthropophagie, histoire des traductions, institutionnalisation des études de la traduction, lecture critique, lecture plurielle.

Abstract: This text highlights the observations of four leading traductology specialists on various aspects of Translation. It is an intercontinental perspective, as the researchers come from countries from three different continents: Walter Carlos Costa and Marie Helene Catherine Torres from Brazil, Muguraş Constantinescu from Romania and Georges Bastin from Canada.

Keywords: auctoriality, anthropophagy, history of translations, institutionalization of translation studies, critical reading, plural reading.

Le volume dont le titre rédigé sur la couverture en cinq langues internationales annonce comme contenu des études sur la traduction provenant de divers coins du monde – Brésil, Canada et Roumanie, – et ayant acquis pour cela le qualificatif *intercontinentales* (*Estudos da tradução intercontinentais*), a paru au Brésil en 2019 sous la coordination de Marie Helene Catherine Torres, traductologue et professeur à l'Université Fédérale de Santa Catarina de Florianópolis. Il s'agit, en fait, d'une collection d'interviews accordées, dans des périodes et à des occasions différentes, par quatre spécialistes de taille de la théorie et la pratique de la traduction : Walter Carlos Costa, Muguraş Constantinescu, Georges Bastin, Marie Helene Catherine Torres. La suite d'entretiens est précédée d'une introduction en portugais où l'auteur Andréia Guerini offre des renseignements sur le projet, précisant son but principal et révélant le collectif entier qui a contribué à son exécution. Ainsi, ce livre se veut une sorte de guide dans le vaste domaine de la traduction fondé sur divers observations, réflexions, jugements et constats que les quatre chercheurs ont faits tout au long de leur expérience. Andréia Guerini met en évidence les aspects que les interviewés ont abordés dans leurs discours. On apprend aussi que sauf les réalisateurs des interviews toute une équipe de traducteurs a œuvré pour que les dialogues deviennent accessibles dans d'autres langues, à savoir: Jaqueline Siderski et Sheila dos Santos ont assuré les versions portugaise et française, Francisca Ysabelle Silveira et Lilian Pereira – la version espagnole, Elena Manzato et

[1] Université „ Ştefan cel Mare" de Suceava, Roumanie, imira5@yahoo.com

BDD-A32408 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:41 UTC)

Ingrid Bignardi ont donné la version italienne, Rodrigo D'Avila et Yeo N'Gana se sont occupés des dialogues dans la langue anglaise.

La première interview présentée est celle réalisée par Andréia Guerini et Robert de Brose avec Walter Carlos Costa, professeur, traducteur et chercheur, figure qui a considérablement marqué le domaine de la traduction au Brésil par ses études et pratiques. Les questions qui lui sont adressées viennent dévoiler tout d'abord son « premier contact avec la traduction » (128), son parcours traductionnel (y compris sa formation à la Katholieke Universiteit Leuven (KU Leuven) où il eut comme professeur José Lambert ; sa pratique de traduction surtout de la poésie – de l'espagnol, de l'anglais et du néerlandais vers le portugais – et surtout en collaboration avec d'autres traducteurs consacrés tels Philippe Humblé, Cleber Teixeira, Andréia Guerini, Fabiano Seixas Fernandes, Eclair Antônio Almeida Filho, Rosario Lázaro Igoa, Pablo Cardellino, Luana Ferreira de Freitas ; ses études sur la traduction en tant que fondateur et éditeur associé de la revue *Cadernos de Tradução*, considérée au Brésil la revue la plus importante et déterminante du domaine, mais aussi en tant qu'organisateur du programme de master et doctorat en études de la traduction dans le cadre de l'Université Fédérale de Santa Catarina) pour aboutir finalement à faire connaître quel est dans sa vision l'avenir de la traduction et des études sur la traduction au Brésil et dans le monde entier. Selon Walter Carlos Costa, dans le domaine traductionnel il existe un problème assez actuel qu'on devra résoudre pour que les études de la traduction gagnent en visibilité et pour que leur développement soit assuré par des financements stables. Ce problème touche la question d'institutionnalisation des études de la traduction qui semble être abordée le mieux au Brésil, « le seul pays, à son avis, où la discipline a des programmes spécifiques forts et ayant un grand nombre d'étudiants en master, doctorat et post doctorat » (137). Cette question est également attaquée avec succès aux Flandres, « où les anciennes écoles d'interprétation ont été absorbées par la KU Leuven, l'Universiteit Antwerpen et par la VUB[2] », et au Canada, « où la discipline est bien établie dans plusieurs universités et où sont éditées certaines des plus importantes revues internationales telles que *Meta* et *TTR* » (137).

Un aspect spécifique de la traduction mis en question dans le dialogue avec Walter Carlos Costa concerne l'auctorialité : le traducteur, peut-il être considéré auteur du texte traduit ? Walter Carlos Costa estime que le traducteur est susceptible d'endosser la robe d'auteur et que « l'indice de l'auctorialité » dépend du genre et de la complexité du texte soumis à la traduction, mais aussi des compétences du traducteur. Quant à celles-ci, le traducteur qui eut lui-même l'expérience de la prise en charge du rôle d'auteur, surtout lorsqu'il s'agissait de la traduction de la poésie, en distingue deux catégories: d'une part, les « compétences de lecture et de textualisation », qui sont plutôt des compétences translinguistiques, et d'autre part, « la compétence de

[2] Vrije Universiteit Brussel (n.n.)

BDD-A32408 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:41 UTC)

retextualisation […] qui est à la fois interlinguistique [...] et intralinguistique » (131) Walter Carlos Costa ne tarde pas à y rappeler aussi les trois compétences essentielles qu'un traducteur devrait avoir pour pouvoir accomplir sa tâche, des compétences qui, selon moi, créent l'« horizon traductif » et se retrouvent dans la « position traductive » (« langagière » et « scripturaire ») de Berman[3]: « la compétence encyclopédique et les compétences lexico-idiomatiques et stylistiques » (132).

L'entretien avec Walter Carlos Costa finit sur des notes admiratives : l'admiration du chercheur brésilien vise la figure de Jiří Levý, dont il reconnaît avoir réussi à lire les travaux de recherche d'une importante signification, écrits en tchèque, à l'aide des traducteurs automatiques performants grâce auxquels la traduction est aujourd'hui, selon Walter Carlos Costa, « à la portée de tous ceux qui maîtrisent certains systèmes linguistiques » (140).

L'interview qui suit immédiatement fait reporter l'attention des lecteurs sut toute une palette de termes et notions, quelques-uns de facture plus récente, référant à la critique des traductions et à l'acte du traduire, mais aussi sur la littérature traduite *en* et *du* roumain. Il est bien question du dialogue que Rodrigo d'Avila et Yeo N'Gana ont eu avec Muguraş Constantinescu, professeur à l'Université « Stefan cel Mare » de Suceava, rédactrice en chef de la revue *Atelier de traduction,* traductologue et traductrice de Roumanie. Si l'on me demandait de choisir un seul mot représentatif qui exprime l'essence de cet entretien, trop riche cependant pour pouvoir s'y prêter, je m'arrêterais sur « *La lectrice* ». Ce n'est pas un choix hasardeux. Il y a deux raisons qui me détermineraient à opter pour ce nom qui est le titre de l'un des livres du romancier français Raymond Jean, paru en 1986 aux Actes Sud. La première réside dans le fait que ce livre même représenta pour Muguraş Constantinescu la carte d'accès en tant que traductrice à l'Univers[4] éditorial de la Roumanie postcommuniste. En plus, j'oserais supposer que dès lors *La lectrice* se mit à parsemer, discrètement, de ses marques la liaison qui était en train de se tisser entre la professeur-traductrice et le domaine de la traduction. Et c'est la deuxième raison du choix.

Les questions adressées dans le cadre de l'entretien, sans suivre principalement un ordre chronologique, font ressortir à la surface, par-ci par-là, les marques dont je viens de parler. *Pour une* lecture *critique des textes traduits* (c'est moi qui souligne) en est l'une. C'est ainsi que s'intitule l'ouvrage de Muguraş Constantinescu, paru en 2013 aux éditions L'Harmattan, qui vient s'imposer comme une réaction à la critique des traductions de Berman[5] conçue telle une analyse architectonique, un « trajet analytique », que souvent il est impossible de réaliser justement à cause de sa complexité. Muguraş Constantinescu, la

[3] *Pour une critique des traductions: John Donne*, Paris, Gallimard, 2013, pp. 75, 79

[4] C'est aussi le nom de la maison d'édition roumaine spécialisée à l'époque en littérature étrangère qui a accepté la publication de la traduction de *La lectrice* réalisée par Muguraş Constantinescu.

[5] Antoine Berman, *Pour une critique des traductions: John Donne*, 1995

BDD-A32408 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:41 UTC)

traductologue, trouve que le segment théorique de la critique des traductions est assez réduit et qu'au début du XXI[e] siècle pour accueillir une traduction « (o)n a le choix entre la critique bermanienne ou celle de Lance Hewson, *An approch to translation criticism*, de 2011, complètes, approfondies et rien. » (144). C'est pourquoi elle considère qu'il est absolument nécessaire de multiplier et diversifier les formes d'accueil des traductions et de cesser de traiter une traduction en texte original passible de critique littéraire. D'ailleurs, dans la vision de la chercheuse roumaine il convient de parler d' « original » au singulier seulement dans le cas d'une analyse comparative, lorsque le texte traduit est mis en rapport avec le texte à traduire, c'est-à-dire l'original, autrement on a tous les droits de « dire qu'il y a plusieurs originaux ». Ceux-ci doivent leur vie à la *lecture* (y entrevoir une autre marque) que chaque traducteur, à la fois lecteur, fait à sa manière, « à travers sa subjectivité, son horizon culturel, son époque etc. » (147). Cela explique en même temps la légitimité de la re-traduction, phénomène qui se prête idéalement au pannier d'éco-produits de notre époque dans lequel ont été déjà mises la re-*lecture* et la ré-écriture, notions abordées elles aussi dans le traitement des « re- ». En revenant aux critiques des traductions, Muguraş Constantinescu propose d'accepter en tant que telles « des formes brèves qui se permettent de passer sous silence une étape ou autre de la critique approfondie des traductions, sans être trop limitée. » (145). Ce type de critique serait possible, selon la traductologue, grâce à une *lecture* « plus souple », dont la seule couche sonore me semble faire entendre *La traduction sous la loupe* (plus souple / sous la loupe) – le titre d'un autre ouvrage de Muguraş Constantinescu, paru en 2017 chez Peter Lang pour compléter la *lecture critique* précédente, qui corrobore en même temps l'affirmation d'avoir trouvé plus intéressante l'analyse d'une traduction par son exploration qu'une évaluation en termes de « bonne » et « mauvaise ».

Une nouvelle marque est à surprendre dans le discours de Muguraş Constantinescu à propos de la traduction de l'œuvre poétique de Mihai Eminescu réalisée en presque quatre-vingts langues du monde. Elle considère que « les traductions d'Eminescu n'ont pas toujours rendu service au poète parce qu'elles lui ont parfois donné une dimension édulcorée, mignarde, en cherchant, à toux pris, la rime, la prosodie », sans se préoccuper de « la profondeur et la densité de son univers et la dimension philosophique qui la sous-tend » (150). Selon Muguraş Constantinescu la poésie éminescienne avait eu le même sort en français jusqu'au moment où dans la liste des traducteurs a paru le nom de Miron Kiropol, dont la traductrice et traductologue Irina Mavrodin, elle aussi, a beaucoup apprécié les solutions de traduction proposant une modernisation du poète et une « lecture compatible avec le public contemporain » (151). Dans le cas de la poésie d'Eminescu, donc, Muguraş Constantinescu plaide pour « une *lecture*-traduction renouvelante, attentive à ses spécificités poétiques, à sa couleur lexicale et à sa musicalité intérieure. » (151, c'est moi qui souligne).

BDD-A32408 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:41 UTC)

Dans le débat sur la question du droit du traducteur de modifier le texte original ou d'être créatif par rapport à celui-ci la marque « **lecture** » réapparaît de nouveau. Dans ce contexte la position de Muguraş Constantinescu est qu' « en principe, le traducteur ne doit pas modifier l'original en le traduisant », mais ... Toujours il y a un « mais » : la traductrice reconnaît que l'époque dans laquelle on traduit influence inévitablement la traduction. Cependant, selon Muguraş Constantinescu, il faut éviter de présenter au public cible sa propre *lecture* là où l'original propose une pluralité de *lectures*, l'œuvre de Mallarmé, « le maître de l'ambiguïté », étant citée à titre d'exemple (155). Quant à la créativité, dans la vision de la traductrice, elle devrait se manifester seulement au niveau de l'exploration de la langue dans laquelle on traduit en rimant parfois avec « témérité ».

À part le discours où comparaissent les notions dont j'ai essayé de tisser un fil symbolique - « lecture critique », « lecture-traduction », « lecture plurielle » - il y a encore des observations notables, que je laisse au lecteur à découvrir lui-même, sur le processus éditorial en Roumanie et le rapport qui s'y installe entre le traducteur-auteur, le rédacteur et l'éditeur ; sur l'attention accordée par les traducteurs, de bons praticiens, aux théories de la traduction ; sur la tendance actuelle des traducteurs de Roumanie de proposer à la *lecture* (voilà, on ne renonce jamais à elle), à travers le paratexte (préface, blogs etc.) ses propres raisonnements à propos de l'acte du traduire, en général, ou à propos d'un certain choix de traduction, en particulier ; et finalement, sur l'importance d'élaborer dans chaque culture une histoire des traductions qui permettra de « reconnaître à la traduction sa contribution à la littérature et au patrimoine nationaux » et sur le projet lancé dans ce sens en Roumanie à l'initiative de Muguraş Constantinescu (157).

Avec le troisième entretien on change de perspective en revenant sur le continent américain, sur les deux Amériques à la fois, car toutes les deux sont bien présentes dans l'activité de l'interlocuteur de Marie Helene Catherine Torres – Georges Bastin, éditeur en chef de la revue *Meta,* professeur à l'Université de Montréal avec une expérience enseignante acquise pendant une vingtaine d'années à l'Université centrale de Venezuela, créateur du groupe de recherche HISTAL – Histoire de la traduction en Amérique latine. Les questions adressées par Marie Helene Catherine Torres sur la formation et le parcours académique entraînent son locuteur à dévoiler qu'il n'a jamais cessé de pratiquer ce qu'il enseignait, plus encore il reconnaît que c'est la pratique qui lui a permis de théoriser certains aspects de la traduction et de l'interprétation tels : la réexpression, les techniques de révision et d'auto-révision, et même l'adaptation, notion que Bastin a bien expérimentée, lors de la traduction en espagnol de *L'analyse du discours comme méthode de traduction* de Jean Delisle, par la modification des langues de travail (français-espagnol à la place d'anglais-français) avant d'en faire l'objet de la réflexion théorique encadrée dans sa thèse de doctorat à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (à Paris). Georges Bastin montre que l'adaptation peut être ponctuelle, en tant que

BDD-A32408 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:41 UTC)

procédé de traduction facultatif au niveau de certains mots ou expressions du texte traduit, ou globale, en tant que stratégie au niveau de l'acte de communication. Il met en évidence la différence qui existe entre la traduction et l'adaptation globale, celle qu'il a appliquée dans le cas de l'ouvrage de Delisle : la première vise le sens, alors que la deuxième exige « une équivalence fonctionnelle qui se manifeste par des décisions créatives et subjectives du traducteur en fonction de la visée de l'original et des besoins du lectorat cible. » (161-162).

L'interview avec Georges Bastin est une bonne occasion d'apprendre de première main « les moments forts » de l'histoire de la revue *Meta* qui est aujourd'hui « l'une des meilleures revues de traduction spécialisées au monde » (162). À son début, en 1955, elle n'était qu'un « bulletin de traducteurs professionnels » rédigé sous la direction de Jean-Paul Vinay, pour que dix ans après, en 1966, elle devienne revue universitaire. Pendant les quarante ans suivants, la revue dirigée par André Clas prend de l'ampleur et devient plus accessible grâce à sa diffusion en ligne, dès 1998, sur la plateforme Érudit. En tant que directeur de la revue depuis 2014 Georges Bastin reconnaît que la publication est très sélective : d'habitude seulement 25% de tous les articles proposés chaque année sont acceptés par le groupe d'évaluateurs qui compte six cents cinquante spécialistes de trente-cinq pays du monde. Cela explique peut-être pourquoi « *Meta* est plus que jamais une référence incontournable dans le monde des études de la traduction, prisée par les universitaires du monde entier. » (162). Les normes de rédaction, y compris la langue du texte, sont assez rigoureuses : bien que des articles originaux en anglais et espagnol soient acceptés, il est souhaitable que le contenu en français prédomine et c'est le motif pour lequel les auteurs sont conseillés de convertir leurs textes en français. Georges Bastin fait aussi savoir une chose importante concernant le numéro spécial de *Meta* qui paraît une fois par année. Il s'agit d'un numéro thématique dirigé par des collègues de l'étranger. Puisque la demande en est très élevée, une décision de faire paraître des numéros hors-série, à la charge financière de leurs directeurs, a été prise.

Suivant le dialogue avec Georges Bastin il est improbable qu'on n'aperçoive pas sa passion pour l'histoire de la traduction, d'autant plus qu'il se déclare ouvertement « atteint du virus de l'histoire » depuis la période où, enseignant au Venezuela, il eut à rédiger un article sur l'Amérique hispanique en tant qu'entrée pour la *Routledge encyclopedia*. Dès lors son intérêt n'a fait que croître se matérialisant en ouvrages et articles qui résument ses résultats de recherche, dont les plus récents sont les deux articles d'entrée, l'un sur *South America* pour *A world atlas of Translation Studies* (dir. Yves Gambier et Ubaldo Stecconi), l'autre sur *Translation in Latin America* pour *The Routledge handbook of spanish Translation Studies* (ed. Roberto Valdeón and África Vidal Claramonte), et en projets d'envergure comme sont ses quatre études faisant partie d'un projet de niveau international – HISTAL, Histoire de la traduction en Amérique Latine. Tous les lecteurs intéressés sont invités à visiter le site web du groupe de

BDD-A32408 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:41 UTC)

recherche constitué autour HISTAL – www.histal.net – que Georges Bastin, son directeur, a créé suivant l'idée d'institutionnalisation lancée par les étudiants colombiens entraînés dans le projet. Le site représente « un espace d'échange d'expériences dans le domaine de l'histoire de la traduction en Amérique latine, un point de rencontre où partager des informations avec toutes celles et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la traduction en Amérique latine, y compris le Brésil. » (165). Puisque le Brésil est l'un des pays qui participent au projet HISTAL, Marie Helene Catherine Torres engage Georges Bastin à se pencher davantage sur ses relations avec les centres de recherche du pays et sur d'autres projets qui le lient avec ceux-ci (par exemple, « École des hautes études »), mais aussi sur ses plans d'avenir. Les idées de projets, surtout en histoire, ne lui ont jamais manqué et Georges Bastin ne tarde pas à en énumérer quelques-unes que le lecteur aura la surprise d'apprendre en parcourant le texte de son interview.

Pour ce qui est de l'interview qui clôt la série d'entretiens présentés dans le volume *Études de la traduction intercontinentales*, elle fut réalisée pour la revue *Atelier de traduction*, par son rédacteur en chef, Muguraş Constantinescu, avec Marie Helene Catherine Torres, professeur titulaire du Département de Langues et Littératures Étrangères et du 3e cycle en Études de la traduction de l'Université Fédérale de Santa Catarina de Florianópolis (Brésil), membre du comité de rédaction de la revue *Cadernos de Tradução*, traductrice et traductologue à la fois. Le dialogue enchaîné permet de suivre le parcours professionnel de Marie Helene Catherine Torres, d'apprendre ce qui a influencé la direction de son trajet, quels sont ses axes de recherche et quelle est sa position théorique concernant la traduction, mais aussi quels sont les livres qu'elle a traduits et les domaines qui l'intéressent en tant que traductrice. D'autres questions viennent aborder le domaine académique, portant sur les programmes de master et de doctorat créés au Brésil pour assurer le développement de la traductologie, sur *Cadernos de Tradução,* devenue depuis 2003 la revue du master et doctorat en Études de la traduction, sur la spécificité du « doctorat interinstitutionnel » et les accords de coopération existant entre l'Université Fédérale de Santa Catarina et quinze universités canadiennes.

L'entretien avec Marie Helene Catherine Torres fait résonner des cordes à mon avis sensibles de l'histoire culturelle du Brésil, des cordes relatives à l'identité brésilienne. Ayant en vue que sa thèse de doctorat, soutenue à la Katholieke Universiteit Leuven sous la direction de José Lambert, sur laquelle on s'arrête dans la discussion a comme titre *Variations sur l'étranger dans les lettres : cent ans de traductions françaises des lettres brésiliennes,* il est inévitable que la question de brésilianité soit touchée. La thèse comporte une analyse de la littérature brésilienne traduite au long du XX^{e} siècle en France, dont le but est de faire savoir « s'il y avait assimilation de l'*autre* ou ouverture aux innovations dans le langage et dans la culture ». Les résultats de l'étude montrent que « contrairement aux projets sur la langue des textes brésiliens, une naturalisation effective de la langue et la culture brésilienne » s'est produite et

BDD-A32408 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:41 UTC)

que « la transgression créatrice du langage ne pénètre pas la rigidité de la langue française. » (176). Par surcroît, la littérature du Brésil, selon Marie Helene Catherine Torres, fut longtemps traitée par la France, « laquelle dans l'espoir d'une main mise sur ce presque continent tenta de l'envahir à plusieurs reprises, politiquement et économiquement parlant mais également culturellement », en littérature de pays « dominé » (177). Dans ces conditions des traductions françaises ne faisaient que propager une vision erronée du Brésil et créer une identité fausse qui ne correspondait point à celle existante sur le continent sud-américain. Marie Helene Catherine Torres considère que c'est seulement au XX[e] siècle que le Brésil échappera à la « séduction culturelle » exercée par la France et « se détachera progressivement du modèle français par une émancipation culturelle et identitaire et nouera ainsi de nouvelles relations avec la France, des relations d'échange, de coopération et d'hommages. » (178). Et puisque la conversation tombe sur l'émancipation et la quête identitaire des Brésiliens, elle prend immédiatement le cours de l'anthropophagie parce que c'est par cette théorie qu'on explique la manière dont la littérature et la culture brésiliennes se sont créées. Marie Helene Catherine Torres trouve nécessaire de décrire exactement le phénomène pour réussir à mettre en parallèle l'écrivain brésilien dévorant, absorbant et digérant une culture étrangère afin de « restaurer son propre patrimoine culturel » et un traducteur « qui peut être, à des degrés différents, un anthropophage, selon ce qu'il choisit de dévorer. » (178-179).

L'apport de Marie Helene Catherine Torres au développement de la traductologie au Brésil se mesure à l'aune de ses études sur l'histoire de la traduction, sur le rapport entre traduction et littérature, plus exactement entre la littérature traduite et la littérature nationale, sur la relation entre texte et paratexte et le rôle essentiel de l'apparat paratextuel dans l'analyse des traductions, mais aussi aux traductions en portugais des ouvrages français sur la théorie de la traduction, comme, par exemple, celle réalisée en collaboration avec deux de ses collègues, Mauri Furlan et Andréa Guerini, de *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* d'Antoine Berman, ou celle de *La langue mondiale : traduction et domination* de Pascale Casanova, qui est en train de se matérialiser.

L'exploration du volume *Études de la traduction intercontinentales* qui vient d'être achevée, révèle d'une manière évidente l'existence d'une multitude de facettes propres au domaine de la traduction. L'exposition d'un nombre imposant de ses aspects fut possible grâce aux contributions de quatre chercheurs au statut identique (professeur-traductologue-traducteur) à première vue, mais ayant diverses expériences et provenant de divers continents. Le discours ciblé susceptible d'être dégagé des entretiens constitue assurément un guide qui permet d'évaluer l'état présent de la Traduction en tant que science plénipotentiaire.

BDD-A32408 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:41 UTC)